

cette soudaine apparition. Mais, quand levant les yeux en haut, il vit José prêt à suivre l'exemple de Médor, sa surprise augmenta.

—J'espérais tout du ciel, dit-il, mais je ne croyais pas que le salut me viendrait de dessus cet arbre. Allons, jeune oiseau, coupe les cordes qui me retiennent captif. Ne crains rien de Franck : il a bu mon vin, et il le paiera. Ecarte seulement les armes qui sont près de lui. Puisque les brigands m'ont tué mon cheval nous ferons un bon usage de nos jambes.

José ne perdit pas de temps il délivra le prisonnier et s'en fut avec lui hors du bois. Rapelons-nous qu'il était à-jeûn, et ne nous étonnons pas si après une demi-heure de marche rapide, il tomba harassé de fatigue. L'inconnu lui dit alors en le relevant :

—Mon enfant, je suis père, il faut que je coure prévenir le danger qui menace ma famille. Le péril est passé pour nous. Fais tes efforts pour te rendre à l'auberge du *Soleil couchant*, située à un quart de lieue ; tu y trouveras bonne réception. Adieu ; le ciel et moi te récompenserons.

Il disparut à ces mots.

José rassemblant toutes ses forces, erra longtemps au milieu de la nuit devenue calme ; mais ses recherches furent vaines. Il ne put jamais découvrir l'auber-

ge du *Soleil couchant* ; au lever de l'aurore il se trouva aux portes de Mâcon.

Accablé sous le poids de la douleur et de la fatigue, il s'assit à terre pour gémir et regretter sa chaumière d'Isola. Sa position était affreuse. En effet, l'état dans lequel il avait été mis par l'orage, n'inspirait que le dédain aux personnes qui passaient près de lui.

Un homme entre autres poussa l'inhumanité plus loin, car, l'abordant brusquement, il lui dit :

—Que fais-tu là, petit vagabond ?

Médor, que la faim et la voix menaçante de cet homme avaient mal disposé, se jeta sur lui et le mordit sans pitié. Celui-ci devint furieux et sa parole plus amère.

—C'est ainsi, s'écria-t-il, que tu dresses des chiens pour attaquer les passants ? nous saurons te rappeler à l'ordre. Quel est ton état ? réponds, petit gueux ! ou je te fais ramasser.

—Epargnez-moi, répondit dououreusement José ; je ne suis pas un vagabond ; je cherche du pain pour ma mère. Ne m'en voulez pas si Médor vous a mordu ; le pauvre chien a voulu me défendre. Ayez compassion de ma misère et de mes larmes ; laissez-moi vivre en paix.

—Oui... te laisser vivre en sainéant ; cela te semble si doux !